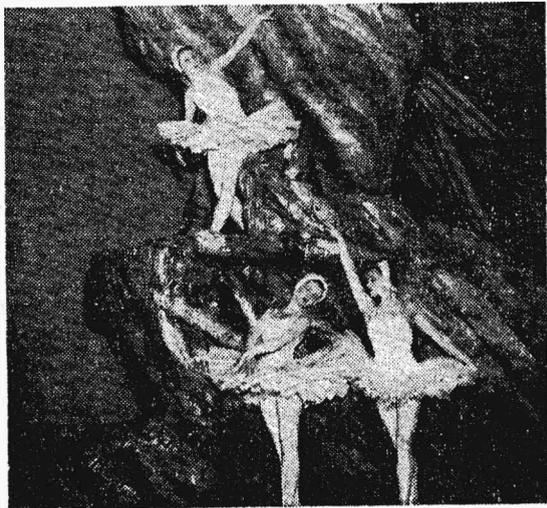


LES BALLETS SOVIÉTIQUES

par Victoria ACHÈRES



Une scène de « Lac aux cygnes ». (Photo Lipnitzki).

UNE compagnie soviétique nous arrive de Moscou.

Elle présente pour nous cet intérêt d'être une manifestation, dans le domaine chorégraphique, des principes que Stanislavski avait élaborés et appliqués dans le domaine dramatique. C'était là une tentative de rénovation de la danse, un prolongement, en quelque sorte, des idées de Diaghilev, qui avait prôné la fusion de trois éléments spectaculaires : la danse, la musique et le décor.

C'est dans ce même sens qu'il convient d'interpréter les tentatives de Némirovitch-Dantchenko et celles de Victorina Kriger, qui, après avoir créé chacun sa troupe, trouvèrent plus efficace de procéder à leur fusion.

Quelques années après ce fut la réunion des deux scènes, celle de Stanislavski et celle de Némirovitch-Dantchenko.

La compagnie est actuellement dirigée par Vladimir Bourmeister et la qualité du spectacle qu'il nous propose au Théâtre du Châtelet, suffit amplement à justifier sa réputation.

Ceci n'est pas une troupe excellente, mais celle qu'on nous a présentée, mais il s'agit de dépasser l'équivoque qui pèse sur cette manifestation et qui laisse penser à une déconvenue d'amoureux. La mariée, paraît-il, n'est pas assez belle au gré de certains. A quelles révolutions s'attendaient-ils donc ? Un ballet romantique vaut un autre ballet romantique, et Giselle vaut le Lac ; l'un et l'autre sont nourris de convention propre à leur temps. Le maître de ballet du Théâtre Stanislavski, et c'est là un de ses mérites, a épuré la version antérieure.

Des griefs sont formulés, et avec raison, quant à la qualité des décors, et des costumes. Ce n'est point une surprise. Nous avons assisté aux présentations des films sur les ballets soviétiques, nous connaissions donc le peu de vertu de leur cadre.

C'est une insuffisance, mais elle est aisément réparable dans les conditions de travail créateur qui sont celles de cette troupe. De toute manière ce n'est pas une raison pour porter des jugements excessifs et brûler avec une telle aisance ce qu'on a adoré tout récemment encore.

Mais venons-en à ce qui fait plus particulièrement l'objet de cette chronique.

Nous sommes en présence d'une troupe pour qui le souci de la perfection technique est primordial ; il en résulte une virtuosité rare, une apparente facilité qui, en fait, sont le fruit d'un long et assidu travail, d'une conscience professionnelle qui se manifeste dans chaque geste, fut-il exécuté par un grand ou par un petit emploi, d'une intelligence des rôles très aigüe, et qui accorde surtout le principe de Stanislavski une importance réelle à la mimique.

Les danses sont réglées avec une minutie extrême et digne d'être prise en exemple. Les évolutions des ensembles le sont tout autant. C'est là le fait d'une organisation et d'une économie des plus efficaces, mais c'est aussi le fait d'un accord parfait entre le chorégraphe et les exécutants.

Si une large part de cette réussite revient à l'esprit, au souci de recherche, il importe de ne point négliger les apports traditionnels. Les uns et les autres ne sont point apparents, ils se fondent en un tout harmonieux, ils sont à l'origine d'une esthétique nouvelle, pleine de vigueur et d'efficacité.

Un mot encore pour les protagonistes : louer la virtuosité, la prestesse et l'élégance de leurs évolutions peut sembler un lieu commun tant leurs qualités sont grandes. Cependant on ne passera pas sous silence l'admirable jeu de bras de Violetta Bovt, l'élévation de Sviatoslav Kouznetsov, les qualités, à la fois de danseur et de mime de Vladimir Tchiguiriev, l'élégante et vigoureuse discipline du corps de ballet.

Les ballets soviétiques

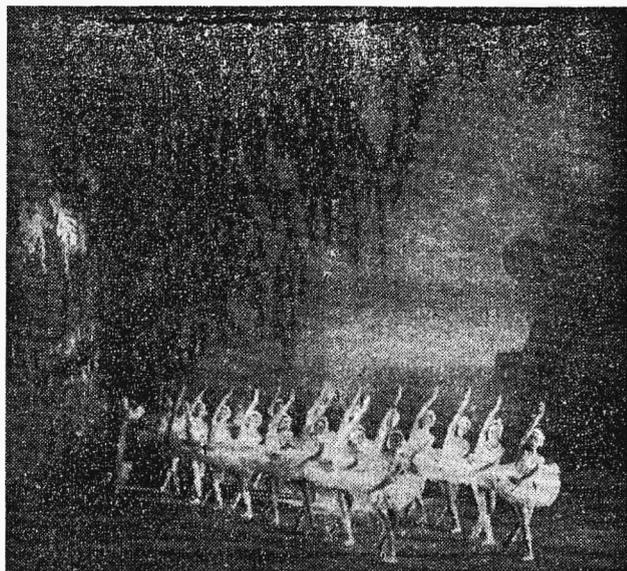


Il convient en premier lieu de souligner que le ballet Stanislavski n'a pas et ne peut pas avoir la prétention de représenter à lui seul la tradition chorégraphique du théâtre russe. Nourri, certes, des idées d'un important novateur, il n'a guère qu'un quart de siècle d'existence alors que les écoles de danse de Léningrad et de Moscou se sont vues fondées voici plus de deux siècles pour le Kirov, autrefois théâtre Marie, et près de deux siècles pour le Bolchoï.

Ce début de chronique a tout à fait l'air de préparer des réserves. Il a surtout pour objet de situer dans ses grandes lignes un fait historique. Au surplus, pour la question de l'art, et même dans les grandes cités soviétiques, les avis diffèrent. Ma préférence continue d'aller aux plus vieilles de ces compagnies.

Le Lac des Cygnes (pourquoi le Lac aux Cygnes, comme il est écrit dans le programme ?) constitue l'une des pierres de touche du ballet romantique. Il est donné, sur la scène du Châtelet, comme il l'est en l'Union soviétique, dans son intégralité. Nous n'en voyons en général que des fragments. Le premier acte est tant soit peu abandonné. Je le trouve pour ma part plutôt long. Mais dès que le ballet blanc paraît, tout se transforme. Et voici bien, s'il en était question, une démonstration nouvelle de la prééminence du classicisme dans ce genre. Laissons cela.

On connaît l'argument, établi sur les maléfices d'un enchanteur, l'amour du prince contrarié et quand même triomphant. Là-dessus, Ivanov a construit naguère une chorégraphie admirable dans son archi-



tecture et sa diversité, que Bourmeister, le présent maître, a reprise et à laquelle il a gardé son caractère et sa pureté. Les évolutions de scène sont réglées de haute main. Les figures se forment, se délient et se recomposent dans une ordonnance qui ne souffre aucun désordre. Le plateau demeure un lieu d'ensembles savants et clairs. C'est le plaisir du regard.

Maintenant je ne dirais pas des protagonistes qu'ils me font oublier ceux qu'en d'autres lieux, à Moscou et à Léningrad, ceux qu'à Paris avec d'autres troupes, j'ai pu connaître.

Il est sûr que Violetta Bovt, dans les rôles d'Odette et d'Odile, témoigne d'une harmonie véritablement

musicale. Elle n'est pas, comme il arrive, saccadée dans ses tours sur la pointe, tout son jeu est lié. Les pas sont d'une aisance indéniable ; le jeu des bras, particulièrement étudié dans son pays, et celui des mains, apparaissent dans une finesse singulière. Cependant, dans le même emploi, Hightower montre plus de race et Margot Fonteyn plus de poésie.

Kouznetsov, le prince, est un bel athlète, un puissant porteur. Pour ce qui est de la danse en soi, Tchiguiriev, le bouffon, montre une autre légèreté.

Les pas de trois, les pas de quatre se développent avec une minutie exemplaire dans le détail et non moins exemplaire dans le parallélisme. C'est une construction qu'on dirait presque d'horlogerie et cependant expressive.

Car ces danseurs sont expressifs. Ils ont dû recevoir des leçons d'acteurs. Et les femmes ont ce charme qu'on prétend être slave et qui doit bien exister aussi ailleurs.

Bref, un spectacle auquel il faut assister particulièrement pour la réussite de sa mise en place.

Les décors semblent épuisés ou éteints, ce qui ne me gêne pas, car, contrairement à l'opinion courante, et même à celle de Diaghilev, j'aime mieux que le décor s'en aille au second plan et ne me retienne pas. Les costumes gagneraient à être rafraîchis.

La machinerie du Châtelet a fait rouler sur la scène des trombes d'eau ; inutile d'ajouter que les trombes d'eau ne m'ont pas convaincu ; la danse, dans ces truquages-là, joue perdant.

René JOUGLET.

F-S — On aura intérêt à lire et à considérer l'ouvrage que les éditions « Cercle d'Art » publient présentement sous le titre : Ballets de Moscou. Le texte d'Yves Bonnat et les photos de Pic ne manqueront pas d'instruire et de plaire.